

Lurelu

La littérature « engagée »

Andrée Poulin

Volume 32, numéro 2, automne 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/1142ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN 0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, A. (2009). La littérature « engagée ». *Lurelu*, 32(2), 5–8.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La littérature «engagée»

Andrée Poulin



Yves Nadon
(photo : Daniel Semine)

Chômage, racisme, guerre, mort... Doit-on protéger les enfants de ces réalités ou plutôt les aborder dans les livres qui leur sont destinés? La littérature jeunesse peut-elle avoir une mission d'ouverture et d'éveil à des valeurs sociales chez les jeunes? Qu'est-ce qu'une littérature jeunesse engagée? *Lurelu* explore la question.

Plusieurs interprétations du terme

«Littérature engagée» : autant d'auteurs, autant de définitions. Les perceptions de ce concept varient en effet d'un individu à l'autre.

«La littérature engagée, c'est de ne pas avoir peur d'aborder des sujets difficiles, de ne pas prendre les enfants pour des imbéciles même s'ils sont petits, de les préparer à ce qui les attend dans la vie. Le but de la littérature engagée, c'est de faire comprendre les différences aux jeunes, afin qu'il y ait moins de barrières, moins de préjugés», affirme Angèle Delaunoy, auteure et éditrice.

Charlotte Guérette¹, ancienne professeure à l'Université Laval, abonde dans le même sens. «La littérature engagée est une littérature jeunesse attentive aux besoins et aux attentes des enfants. C'est une littérature qui leur parle des problèmes de la réalité auxquels ils doivent faire face, tout en étant porteuse d'espoir. C'est une littérature engagée dans toutes les sphères de leur développement culturel et social.»

Même s'il a publié quantité d'albums sur des sujets délicats (la mort, les agressions sexuelles, certains handicaps), Gilles Tibo éprouve un malaise à l'égard du concept «engagé». «Le mot est très politisé; il a pour moi une connotation revendicatrice. J'associe cela à des causes humanitaires, à des gens qui montent des chevaux de bataille. Moi, je ne défends pas de causes. Je fais les choses naïvement. Je parle de personnages qui vivent un problème», explique-t-il.

Yves Nadon a publié deux albums, l'un sur le suicide et l'autre sur la mort d'un chien. Il est aussi directeur de la collection «Carré Blanc», aux 400 coups, qui présente (selon la description de l'éditeur) des «textes dérangeants et des illustrations fortes» pour «sensibiliser les enfants à ce qui constitue l'humanité». Malgré sa passion pour les albums «sérieux», Yves Nadon n'aime pas lui non plus le mot «engagé».

«Chaque fois que j'entends le mot «engagé», je vois un poing dans les airs sur la ligne de manifestation. Je ne veux pas que la collection soit perçue comme engagée, car elle aurait l'air de dire aux enfants quoi penser. Je veux

une collection où on présente différents points de vue, pour engager le lecteur.»

Loin du divertissement bonbon

Pour sa part, Angèle Delaunoy n'a aucune réticence à l'égard du terme. «J'ai toujours fait de la littérature engagée, très consciemment, dans mes romans et dans mes albums. J'assume tout à fait cette démarche.» Elle a écrit à propos de la crise de l'eau dans le monde (*Les enfants de l'eau*) et, plus récemment, au sujet des familles déplacées par la guerre civile, dans son album *La clé*, sélectionné cette année pour les White Ravens² 2009, avec une mention spéciale.

En tant qu'éditrice, Angèle Delaunoy adopte la même approche car sa maison, Isatis, publie de la littérature engagée, des albums aux contes classiques. «J'ai choisi de publier des contes, des mythes et des légendes, ce n'est pas anodin. Il y a beaucoup de sagesse dans ces contes qui peuvent aider l'enfant à grandir, à comprendre certaines choses. J'ai aussi choisi de faire une collection sur la santé, et ça aussi c'est être engagé. J'utilise les vrais mots, même quand il s'agit de pénis ou de vagin. Un chat est un chat, et non pas un minou recouvert de fourrure.»

À l'instar d'Angèle Delaunoy, Camille Bouchard revendique fièrement l'étiquette d'auteur engagé. «C'est à partir du moment où j'ai intégré quelque chose qui me dérangeait à l'intérieur d'une histoire que je me suis senti écrivain, que j'ai senti que la littérature répondait à mes besoins. C'était dans *Les crocodiles de Bangkok*, un roman portant sur la prostitution juvénile en Thaïlande, raconte l'écrivain, lauréat du Prix du Gouverneur général en 2005.

«C'est le genre de littérature que je sens le besoin de faire. Le divertissement bonbon, je n'y arrive pas. Pour moi, c'est très important de pouvoir sensibiliser les jeunes à une problématique, car si j'aborde des sujets importants dans mes romans, j'ai l'impression d'être utile», ajoute-t-il.

Dans sa récente série sur les pirates, publiée chez Dominique et compagnie, Camille Bouchard a trouvé beaucoup de satisfaction et de stimulation à faire connaître aux jeunes une époque peu glorieuse de la conquête des Amériques. «J'y présente le choc des cultures, en mettant en scène deux superpuissances européennes qui viennent s'affronter en Amérique et les autochtones qui se retrouvent pris entre deux feux. Même si je décris des conflits qui se passent il y a 450 ans, c'est un problème encore très contemporain.»



Angèle Delaunois

(photo : Frédérique Parenteau)



Jacques Pasquet

(photo : Hélène David)



Camille Bouchard



L'art de faire passer un sujet difficile

Jacques Pasquet est lui aussi un de ces auteurs dont la veine créative s'épanouit dans des sujets plus sérieux. Il publiera cet automne chez Isatis un album qui aborde la question des réfugiés climatiques. Dans *L'étoile de Sarajevo*, l'auteur s'inspire d'une histoire vraie pour raconter le sort d'une bibliothèque dans un pays en guerre. Initialement, son manuscrit a suscité de vives discussions au sein du comité de lecture, mais l'auteur a bien défendu son texte et convaincu l'éditeur de le publier sans l'édulcorer. «Dominique et compagnie a pris un risque, reconnaît Jacques Pasquet, mais le livre a été sélectionné pour les White Ravens.»

«Je crois qu'il est fondamental que nos enfants touchent ces réalités, telles la mort, la guerre ou la violence, sans pour autant les inquiéter ou les effrayer. La clé, c'est l'imaginaire. Mon travail de créateur, c'est d'avoir recours à l'imaginaire et de créer une distance poétique pour faire passer un sujet difficile», fait-il valoir.

Michel Noël se considère engagé, à la fois dans sa vie personnelle et dans son écriture, où il aborde les questions amérindiennes. «Le roman est un outil absolument extraordinaire pour une littérature engagée : on fait passer les sujets en douce, on peut frapper, choquer. Je ne dénonce pas les choses de façon ouverte, je les explique, et le lecteur y fait sa propre réflexion», explique l'auteur de *Hush! Hush!*, récipiendaire du prix Saint-Exupéry.

«J'ai écrit un roman en deux tomes sur les pensionnés amérindiens, un sujet très émotif. Des Amérindiens me disent : "Tu n'aurais pas dû écrire ça, on ne veut plus en parler". D'autres me disent : "Il faut crever l'abcès et il faut en parler", raconte Michel Noël, qui se consacre à la littérature depuis plus de trente ans. Il voit la littérature engagée comme un «placement», son rôle d'auteur étant de stimuler des réflexions porteuses d'espoir pour l'avenir. «Je veux donner aux enfants une ouverture sur le monde. Quand un jeune lit un roman où l'on parle de problèmes sociaux ou de racisme, de l'attitude des Blancs face aux Amérindiens, il sera mieux préparé si un jour, dans sa vie, il est confronté à cela. Si par les livres on enseigne aux enfants le respect de l'autre, c'est un placement. Le jeune gardera ça toute sa vie.»

Le risque du prêchi-prêcha

Comment les auteurs jeunesse qui font de la littérature engagée évitent-ils le piège du prêchi-prêcha? Pour Angèle Delaunois, la solution, c'est d'avoir du recul par rapport au sujet abordé. «L'auteur est comme un chef d'orchestre

qui manipule ses personnages et qui met en scène une idée. Son sujet doit lui tenir à cœur sans se laisser envahir par les émotions.»

Selon Camille Bouchard, la différence entre un roman engagé et un roman moralisateur est le talent de l'auteur. «Il faut réussir à faire absorber le gâteau sans qu'on sache que la pilule est dedans. Cela demande énormément de travail. On peut vouloir bien faire, mais manquer son coup. Je présente une situation puis je laisse le lecteur se faire sa propre idée. Je ne sous-estime jamais le lecteur. Quand l'écrivain en met trop, c'est qu'il n'a pas respecté mon intelligence en tant que lecteur», précise-t-il.

Michel Noël croit lui aussi qu'il n'y a pas de recette magique pour trouver le ton juste. Il suffit de travailler beaucoup, d'appliquer le fameux : «Cent fois sur le métier»... «À la révision, on le sait, instinctivement, si son écriture est trop didactique ou pas assez subtile. Moi, j'épure beaucoup quand j'écris», dit-il.

«Je déteste les livres où l'on sent le prêchi-prêcha, alors je fais très attention, dit Gilles Tibo. Ce que le lecteur veut, c'est être happé par une histoire. Une fois que l'histoire est lancée, que le lecteur s'identifie aux personnages, on peut passer tous les messages qu'on veut sans appuyer avec le gros crayon rouge. Il ne faut pas qu'on voie l'hameçon», renchérit l'auteur de *Jolie Julie*.

Mais ce qui importe avant tout pour Gilles Tibo, c'est d'offrir aux jeunes une littérature diversifiée. «Si c'est juste moralisateur, ce n'est pas une bonne chose. Si c'est juste de la fiction loufoque, ce n'est pas mieux non plus. Il faut de la variété. Si tout le monde faisait du Tibo, ce serait épouvantable.»

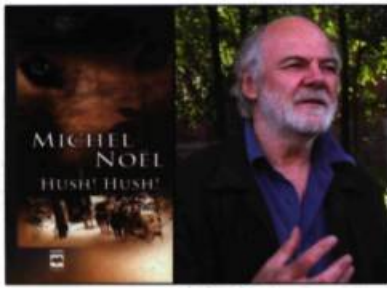
En tant que directeur de collection, Yves Nadon n'accepte pas de manuscrits moralisateurs. «J'en ai reçu un de la France : on le voyait venir comme un char d'assaut. L'histoire était mal racontée, et je voyais les fiches de lecture derrière le récit. Si le texte est émouvant, on évite le côté moralisateur.»

«C'est le rôle des créateurs de faire émerger une littérature dite engagée, qui va poser des questions sans nécessairement apporter de réponses, car on n'est pas dans la littérature moralisante. Il suffit de donner des outils pour sensibiliser et conscientiser les jeunes», souligne Jacques Pasquet.

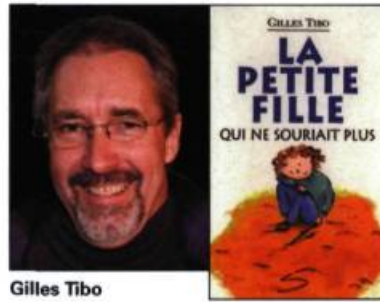
Y a-t-il une littérature engagée au Québec?

L'Europe a une longue tradition de littérature jeunesse engagée, qui remonte au *Oliver Twist* de Charles Dickens ou aux *Misérables* de Victor Hugo. Et au Québec?

De l'avis d'Angèle Delaunois, la littérature engagée est encore peu développée au Québec.



Michel Noël



Gilles Tibo



«Cette littérature est embryonnaire, car certains éditeurs y sont frileux.»

Même son de cloche chez Yves Nadon. «Nous avons tendance à être plutôt ludiques au Québec. Ce n'est pas de la mauvaise volonté de la part de personne, mais nous faisons trop dans le gentil. La littérature sérieuse n'est pas meilleure que la littérature de divertissement, mais elle manque au régime de lectures des enfants. Je souhaiterais voir une ligne éditoriale plus diversifiée», affirme-t-il.

Charlotte Guérette estime que la littérature qui aborde des thèmes riches et complexes se développe de plus en plus dans la Belle Province. «Dans les années 80 et 90, nous regardions seulement la cour arrière de la maison. Nous n'avions pas une ouverture suffisante sur ce qui se passait dans le monde. Les livres étaient souvent en lien avec les programmes du ministère de l'Éducation. Nous nous abaissions au ras des pâquerettes. Mais nous avons fait des progrès. Certaines maisons osent à l'occasion publier des ouvrages qui sont plus déroutants», fait-elle valoir.

La spécialiste en littérature jeunesse estime cependant que les coûts de production élevés et le marché restreint rendent les éditeurs prudents. «Nous n'utilisons pas suffisamment l'imaginaire et la créativité. Nous nous tenons trop près des réalités quotidiennes. Nous pourrions être un peu plus originaux, plus provocateurs.»

Jacques Pasquet souhaiterait lui aussi voir la littérature d'ici aborder davantage les «vraies choses». «Nous n'avons pas la tradition d'une littérature engagée comme en Europe. Victor Hugo a directement influencé la littérature jeunesse en France. Hachette aussi, avec Jules Verne. Ici, nous avons une littérature conçue essentiellement pour les écoles, pour que les lecteurs québécois aient une littérature qui leur ressemble. Elle est didactique avec une nécessité d'ancrage historique. Je le dis sans acrimonie : la littérature jeunesse reflète une société qui a peur de s'engager.»

Michel Noël abonde dans le même sens : «Nous sommes beaucoup moins engagés dans notre littérature jeunesse que les Européens peuvent l'être. Notre littérature est jeune, mais j'aimerais qu'on aille plus loin au chapitre des messages que nous voulons donner aux jeunes.»

Pour Angèle Delaunois, il faut du courage pour oser publier de la littérature qui «dérange», car la réception n'est pas toujours facile. «Derrière toute littérature engagée, il y a une forme de critique, plus ou moins appuyée. Pour mon album *La clé*, les gens ont dit que c'était une critique contre Israël. Pour *Le pays sans musique*, je me

suis fait insulter par les gens qui disaient que je critiquais l'Islam, alors que ce n'était pas du tout ça.»

Une vision adulte du monde des enfants

La résistance ou la crainte des adultes à l'égard d'une littérature jeunesse engagée s'explique en partie par leur vision de l'enfance. «Chez bien des adultes et dans le milieu de la littérature jeunesse, la perception de l'enfance véhiculée se limite à un espace imaginaire où tout est beau, tout est rose, affirme Jacques Pasquet. Mais les enfants vivent dans un monde où l'information circule plus que jamais; de plus, ils sont confrontés à des sujets qu'on n'ose pas aborder. Ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas la maîtrise de l'art pictural qu'il faut les empêcher de regarder Picasso et Rembrandt.»

Angèle Delaunois a constaté elle aussi cette résistance chez certains à la littérature engagée. «Il y a des adultes qui ont une vision idéale de la jeunesse et qui veulent à tout prix protéger les enfants, mais ce n'est pas innocent la jeunesse, ce n'est pas doux et mignon, surtout dans notre monde actuel, où cohabitent le pire et le meilleur, où les frontières n'existent plus.»

Et la popularité de la littérature engagée?

Animée par des intentions nobles et pédagogiques, la littérature engagée attire-t-elle moins les jeunes que la littérature de divertissement pur? Camille Bouchard est d'avis que la littérature engagée ne sera jamais «grand public» car elle demande un effort du lecteur. «C'est moins «vendeur», car cela est plus exigeant. Mais si je me dis que j'écris pour vendre, je me trahis. Et je ne ferai pas un livre facile parce que les jeunes veulent lire ce genre de livres. Ce qui est vendeur, c'est une bonne histoire, qu'elle ait un message ou pas», allègue le lauréat du Prix du Gouverneur général 2005.

Angèle Delaunois est du même avis. «Les jeunes iront plus spontanément vers la littérature facile. En ce moment, la grande mode, c'est la littérature fantastique, parce que ça vous fait quitter le quotidien.»

Pour Jacques Pasquet, la popularité et la visibilité de la littérature engagée reposent sur les épaules du milieu du livre. «Les éditeurs et les libraires disent que ce n'est pas vendeur, mais pour que ça le soit, il faut la mettre de l'avant. C'est le piège de la poule ou l'œuf. Il ne faut pas, nous les adultes, décider de ce que les enfants aiment, mais leur offrir une multitude de styles littéraires. Je suis



Charlotte Guérette

souvent catalogué comme quelqu'un qui écrit de façon trop poétique ou complexe, mais il faut offrir une littérature moins facile à lire.»

Gilles Tibo a un point de vue différent car, selon son expérience, les «livres sérieux» ne font pas peur aux enfants et ne sont pas moins appréciés que d'autres. D'ailleurs, ses livres tels *Le grand voyage de Monsieur* (qui aborde le deuil), *Les yeux noirs* (un enfant aveugle), *La petite fille qui ne souriait plus* (agression sexuelle) sont réimprimés chaque année.

Yves Nadon abonde dans le même sens, soulignant que les ventes de la collection «Carré blanc» sont bonnes. «Ce n'est pas *Twilight*, mais ça roule. Bien sûr, comme tout épicier, j'aimerais bien que la clientèle augmente...»

L'importance des passeurs

Défiant les tabous et montant à l'assaut des sujets difficiles ou délicats, la littérature engagée a besoin, plus que tout autre type de littérature, de passeurs, c'est-à-dire de parents, d'enseignants et de bibliothécaires qui accompagneront l'enfant dans ce type de lecture.

«Les livres qui bousculent demandent des médiateurs. Mon album *La clé*, par exemple, est un livre de partage d'émotions et d'expériences. Ce type de livres exige beaucoup d'engagement de la part du professeur», affirme Angèle Delaunoy.

Yves Nadon partage cette perception de la littérature «à dialogue». «Il y a certains livres, comme *Fidèles éléments*, qu'on ne donne pas à un enfant en disant : "Lis ça." C'est un album à lire avec un adulte.»

L'auteur de *Ma maman du photomaton* déplore le fait que la littérature riche et plus exigeante ne se rende pas suffisamment aux enfants. Lui qui écrit et publie des albums sur des thèmes sérieux déplore aussi que les albums, à partir de la troisième année, soient boudés dans les écoles. «Les livres, c'est un peu comme les légumes. Si on les mets sur la table sans les apprêter, ils ne seront pas mangés par les enfants. Si les livres ne sont pas bien présentés, si l'école ne leur fait jamais goûter à la littérature en groupe, ils n'iront pas vers ça.»

Enseignant au primaire et conférencier très sollicité, Yves Nadon connaît bien la situation dans les écoles. «Les profs pourraient être des passeurs privilégiés, mais ils ont tendance à opter pour le livre divertissement. Ils ne vont pas vers la littérature engagée, car souvent ils ne la connaissent pas en plus d'avoir peur. Ils se demandent : "Si

les élèves pleurent, qu'est-ce que je fais?" Il faut que l'adulte soit assez solide pour faire face aux réactions des enfants.»

Avec son franc-parler habituel, l'enseignant affirme que l'école ne joue pas son rôle pour mieux faire connaître la littérature jeunesse aux jeunes. «Nous ne sommes pas une société de lecteurs; 50 % des gens ne lisent pas. Il y a donc un élan collectif à faire. Dans les milieux anglophones, lire à haute voix dans une classe est normal, alors qu'ici il faut se battre pour ça. Les enseignants n'ont pas de culture littéraire et on ne leur dit jamais que c'est important, dénoncent-il. Les étudiantes qui sortent de l'université ont de la bonne volonté, mais on ne leur a pas donné ce dont elles ont besoin. Celles qui sont fortes se fraieront un chemin elles-mêmes.»

Éveil à la conscience citoyenne

Ouverture aux autres, éveil à la conscience citoyenne, la littérature engagée peut, si elle est bien présentée, enrichir la vie des jeunes. «Il faut être armé pour vivre dans la société actuelle. La littérature ne peut pas protéger les enfants de la réalité, mais elle peut présenter des éléments où les enfants se reconnaîtront, deviendront fort intérieurement, ils développeront des aptitudes et des comportements qui leur permettront de trouver des solutions. La littérature peut aussi aider à apporter des solutions à la réalité intérieure d'un enfant. La confiance en lui et l'estime de soi sont deux valeurs essentielles qu'il peut trouver dans les livres», déclare Charlotte Guérette.

Pour sa part, Camille Bouchard ne doute nullement de l'influence que peut avoir sur les jeunes une littérature jeunesse engagée. «À partir du moment où l'on renseigne avec son livre, on change la personne. À partir du moment où l'on fait de meilleurs adultes, on vient d'améliorer le monde. D'ailleurs, je dis souvent aux enseignants : je fais le même métier que vous; j'aide à bâtir le monde de demain, un monde meilleur», dit l'auteur de *Derrière le mur*.



Notes

1. M^{me} Guérette a récemment été honorée par IBBY Canada; lisez notre capsule «À l'honneur», en page 106. NDLR.
2. La sélection annuelle *White Ravens* est publiée par la Internationale Jugendbibliothek, la Bibliothèque internationale des jeunes de Munich (www.ijb.de).

